Jean
Chalon

L'Ami des arbres

Journal d'Espagne
(1973-1998)

PLON

0242779499

L'Ami des arbres

JOURNAL D'ESPAGNE
1973-1998

D4 1999
68881

02427794

Jean Chalon

L'Ami des arbres

JOURNAL D'ESPAGNE
1973-1998

Plon

DL- 0 1 02 1999 04479

© Plon, 1999.
ISBN : 2-259-19019-7

BnF
L&A

A Rufina Garcia Janini de Angulo qui m'a généreusement ouvert les portes de sa maison aux treize colonnes,

à son fils Nacho,

à Maria Gracia Marti Requena qui m'a trop gâté

et à l'orme bicentenaire de Navajas.

Petite Plaisance
Northeast Harbor
Maine - 04662 - USA

1er mai 1980

Cher Jean Chalon,

Ce que je fais pour les arbres ? Encore et encore aimer avec gens quand j'en parle dans mes livres, en voir le plus possible, et en planter aussi souvent que je puis. Mais l'idée que nos livres sont faits de pulpe d'arbres me fait mal.

Quant à vos arbres, je les trouve comme toujours très bien. J'aime surtout l'arbre généreux.

Bien amicalement,

Marguerite Yourcenar

Petite Plaisance
Northeast Harbor
Maine-04662-USA.

1er mai 1980

Cher Jean Chalon,

[...] Ce que je fais pour les arbres ? essayer de les faire aimer aux gens quand j'en parle dans mes livres, en voir le plus possible, et en planter aussi souvent que je puis. Mais l'idée que nos livres sont faits de pulpe d'arbres me fait mal.

Quant à vos arbres, je les trouve comme toujours très bien. J'aime surtout l'*arbre généreux*.

Bien amicalement,

Marguerite Yourcenar.

* Ce texte est publié pour la première fois, avec l'autorisation *exceptionnelle* des exécuteurs testamentaires de Marguerite Yourcenar, maître Marc Brossollet et M. Yannick Guillou. Qu'ils en soient ici remerciés.

Vous êtes maintenant le meilleur de ma vie
O mes jours qui passez ;
Vous êtes ma jeunesse et ma chère folie,
Vous êtes si pressés !

Anna de NOAILLES
Les Eblouissements

Étés 1973-1974

Mercredi 15 mai 1973

Navajas est un petit village situé exactement à une soixantaine de kilomètres de Valence et à une soixantaine de kilomètres de Teruel. Ce n'est plus le Levant et ce n'est pas encore l'Aragon. J'y habite une maison qui se donne des allures de temple grec avec ses treize colonnes portant des rosiers qui grimpent jusqu'à la terrasse où ils se mélangent, s'épanouissent et forment comme un ciel de parfums. Mon amour pour l'Espagne remonte à mon enfance, à un séjour dans les Pyrénées, au village de Sainte-Engrâce. En me montrant le sommet des montagnes, mes parents me disaient : « Derrière, c'est l'Espagne. » Dieu sait pourquoi cette phrase me plongeait dans une exaltation profonde chaque fois que je prononçais ce nom chéri entre tous : Espagne.

Comme mon idole, Lola Florés, je pourrais chanter, et je chante quand je suis sûr que

personne ne m'entend, *Ay Espana, Espana mia, te llevo en el pensamiento como una rosa encendida, abierta a todos los vientos.* Autrement dit, « Ah ! Espagne, mon Espagne, je t'emporte dans mes pensées, comme une rose de feu, ouverte à tous les vents. » Et c'est vrai que partout où je vais, mon Espagne me suit et me rend aveugle aux autres pays que je traverse sans m'attarder pour arriver le plus vite possible à ce petit village perdu aux frontières du Levant et de l'Aragon.

Lundi 26 mai 1973

Il me semble que je ne pourrais plus vivre ailleurs qu'ici. Et tu es à l'image de ce pays que j'aime, aveugle au vent abandonné...

Ne demandez jamais la lune. Elle pourrait vous être donnée. Et alors, qu'en feriez-vous ?

N'oubliez pas que, avant de vivre dans la lune, il faut passer par les nuages.

La lune habite la fenêtre et s'y trouve à l'étroit.

Mardi 27 mai 1973

J'assumerai mon destin de nuage. Je serai pluie, je serai vent. Je serai, s'il plaît à Dieu, reflet d'un soleil éternel et d'une lune éphémère.

Je préfère les chefs-d'œuvre de la nature aux chefs-d'œuvre des musées. Je préfère

l'écorce à la sculpture, le coquillage à la coupe, la fleur des champs à la flore des musées. Je sens que je vais devenir ici l'AMI DES ARBRES.

Mercredi 28 mai 1973

L'amour des arbres suffit à remplir une vie. J'appartiens, par ma naissance, à un pays, le Sud-Est de la France, où les arbres ont un destin très dur et doivent apprendre, pour ne pas disparaître, à plier sous les excès du mistral, sans céder et sans être pour autant des chênes. Les arbres de mon pays se nomment l'olivier et le cyprès. Ce dernier est la proie préférée du mistral, son esclave bienheureux et triomphant puisqu'il réussit à vaincre les pires tempêtes par des grâces de danseur balinais. Le cyprès sait qu'il peut tout se permettre : il possède la grâce. Qui oserait nier la grâce du cyprès ?

Exilé à Paris, comme beaucoup de provinciaux, je suis privé d'arbres. J'en invente, j'en dessine ou j'en fais dessiner sur les murs de ma chambre. J'accepte, avec gratitude, les arbres éphémères et orange que le soir fabrique à l'horizon et qui, pour un instant, effacent mon dérisoire royaume de béton. On a les arbres qu'on peut. On a les arbres qu'on mérite. Quel crime ai-je pu commettre dans une vie antérieure pour subir un tel châtiment, une vie sans arbre ? Heureusement,

j'ai le cœur gros d'arbres. Et qu'est-ce qu'un arbre ? Quelqu'un sans pieds pour s'enfuir et sans mains pour se défendre. On mutile les arbres. On les martyrise. On les tue. Viendra le jour de la vengeance des arbres... Je m'aperçois que je n'ai jamais su parler raisonnablement de ce que j'aime tant, les arbres. J'en vois partout. Je vois souvent des arbres à la place des hommes et des femmes. C'est reposant.

Si nous avions continué à adorer l'arbre, au lieu de l'arbre de la croix, nous serions dans un monde où l'arbre serait roi, un monde où l'arbre serait Dieu. De toute façon, l'arbre est l'une des plus belles manifestations du Créateur.

Je me sens, pour une fois, limpide et transparent après avoir bâti, en quatre strophes, ma « Maison de miroirs » [1] :

Mains comme des miroirs aveugles
Maisons de lignes et de mains
Miroirs qui rient et qui pleurent
Mon destin se lit dans tes mains.

T'avoir chaque matin pour aurore
T'avoir chaque jour pour miroir

1. En 1976, l'éditeur Pierre-André Benoit à qui j'avais communiqué ces quatre strophes les aima jusqu'à les publier, avec une illustration de Jean Hugo, en vingt exemplaires. Petit tirage qui me donna une grande joie.

Devenir chaque soir notre seul horizon
En attendant l'aurore et sa maison de miroirs.

Antre doré, forêts en feu
Brasier où glisse cet aveu :
Je t'aime parce que tu es mon ancêtre
Mon enfant, l'enfant de mes dieux.

Je voudrais être ton sommeil
Ta main sur ton épaule, ton souffle
Ta maison et je voudrais être aussi
Les quatre saisons de ton éternité.

Lundi 18 juin 1973

Immuable, le soleil est là, en despote vénéré qui règle mon emploi du temps. Entre la promenade du matin et la promenade du soir, il n'est pas question d'affronter ses ardeurs autrement qu'à l'ombre des deux platanes du jardin ou des treize colonnes de la terrasse.

La chaleur est l'unique sujet de conversation et le nuage qui passe, sans jamais s'arrêter, le grand événement de la journée. En ce village oublié des hommes et du temps, on ignore résolument la politique nationale et les bouleversements internationaux. Rien ne semble porter atteinte à cette paix, seulement troublée par les deux fêtes de l'été : le pèlerinage à Notre-Dame de l'Espérance et l'anniversaire de l'orme, trois fois centenaire,

qui n'en finit pas de croître et d'embellir, au milieu de la Plaza Mayor.

Oui, il va faire très chaud aujourd'hui, et ce sera, grâce au ciel, le seul événement de cette journée. J'imagine une vie, ici, paisible, passée à écrire des poèmes, des contes et des pensées que j'accorderais avec celles de mon jardin. Une rose, sauvagement étranglée par un volubilis sauvage, me fait ses doléances.

Mardi 26 juin 1973

La nature, toujours la nature, rien que la nature, c'est parfois fatigant. Il ne faut pas abuser des paradis, si beaux soient-ils.

Tu n'as pas d'eau pour te laver ? Lave-toi avec le soleil !

Qui inventera la machine à arrêter le temps ? A quoi sert d'aller dans la lune, à quoi bon dompter l'espace si l'on ne sait pas dompter le temps ?

Jeudi 28 juin 1973

Une journée de parfaite canicule. On ne supporte pas un vêtement sur soi. On dirait que la chaleur étend sur la terre d'énormes couvertures pour tout étouffer. Même les pies se sont tues.

En fin d'après-midi, un peu de vent se lève enfin. On renaît et on mesure le privilège d'avoir une vaste et fraîche maison crépie de

jaune, un grand jardin et une servante au grand cœur, Maria Gracia, la bien nommée, Marie des Grâces. Toujours contente, toujours vêtue de noir, et n'ayant pour bijoux que l'éclat de son sourire et de ses yeux bleus. Un instant, j'ai pensé que nous pourrions voyager davantage, aller ailleurs, voir plus de pays. Pour quoi faire ? Je chercherai toujours la même chose, c'est-à-dire ce que j'ai ici.

Vendredi 29 juin 1973

Le cri de la chouette dans le soir, c'est le bruit du verrou qui ouvre la porte à la nuit et aux étoiles. Les étoiles comme des yeux de chouette. La première fois que je suis venu ici, voilà quatorze ans, les chouettes chantaient à mon arrivée et, depuis, ce chant, ou plutôt, cette note unique vaut pour moi toutes les musiques...

J'ai marché pendant trois heures sur les hauteurs des collines sans rencontrer personne. Une telle marche, à travers les terres orange et le ciel bleu, justifie mon séjour ici. J'étais comme enchaîné au paysage, à ces lointains de collines qui forment les premiers contreforts de l'Aragon.

Adonis, fatigué d'être aimé par Vénus — et l'on imagine sans peine quelle charge devait représenter pour un tout jeune homme l'amour d'une déesse —, s'en va à la chasse comme au suicide. Le sanglier fait le reste. Ce

n'est pas la mort d'Adonis que pleure Vénus, mais la perte de ses illusions. Elle doit se rendre à l'évidence : elle a été délaissée pour une bête. Que sait-on des bestiales amours ? Même Vénus y perd son latin !

Jamais je n'aurais cru que deux libellules cherchant à s'accoupler fassent autant de bruit.

Ecrire sous un platane la vie du platane. Je deviens de plus en plus sauvage et de plus en plus silencieux. Nous avons vécu, ici, pendant un mois, comme si le monde n'existait pas.

Lundi 2 juillet 1973

A quatre heures du matin, mettant à profit une insomnie, je présentais François Augiéras l'ermite à Louise de Vilmorin la mondaine. Etonnante rencontre que la vie n'a pas permise. Je vis souvent avec mes morts. Je pénètre sans peine dans leur royaume et nous reprenons la conversation interrompue, non par la mort mais par la vie, avec ses tumultes et ses obligations qui empêchent tout contact réel...

Mardi 3 juillet 1973

Les derniers jours comptent double, tellement on a peur d'en perdre une minute. J'ai veillé pour voir, et écouter, les étoiles. A la place, j'ai entendu, venant de la ruelle, les